

---

## *Espérer* au cœur des mouvements sociaux : comment donc ?

---

*Une analyse de Guillaume Lohest – Mai 2024*

**Les mouvements sociaux sont-ils touchés par des vagues de désespoir ? Permettent-ils, au contraire, de continuer à espérer ? Sans doute les deux à la fois ! Pour entrer dans une telle réflexion, il est indispensable de bien définir les choses et de distinguer des manières d'espérer très différentes. Voici une analyse un peu à part, entre philosophie, linguistique et engagements, qui tente de montrer pourquoi et comment nous pouvons encore espérer.**

Interpeller un mouvement social, un mouvement d'éducation permanente, sur le rôle qu'il joue – le rôle qu'il voudrait ou devrait jouer – en matière d'espoir ou d'espérance, c'est prendre un risque. Celui d'être immédiatement rangé sur une voie de garage. On a entendu le mot « espérance », ce mot à connotation chrétienne : on s'imagine que tout ce qui va suivre relèvera peu ou prou du domaine religieux et n'aurait donc aucune place dans le débat public. On tolérerait qu'on en parle entre nous, dans un espace privé, mais ces réflexions n'auraient pas vocation à être partagées à l'extérieur.

Un tel réflexe allergique témoignerait non seulement d'un dogmatisme anachronique, mais plus généralement d'une aberration linguistique. En effet, si nous parlions anglais, ce soupçon ne pèserait pas sur nous. *Hope* est un terme autant laïc que religieux, qu'on traduit indifféremment par espoir ou espérance. Si l'on se contente du verbe en français, « espérer », il s'agit là aussi d'une disposition humaine universelle, qui peut donner matière, qui a donné matière à d'innombrables développements

philosophiques. Se demander comment et pourquoi les humains espèrent ou désespèrent, sur les liens entre « espérer » et agir, entre « espérer » et militer, entre « espérer » et faire mouvement, ne relève pas du domaine de la foi religieuse. Par provocation, on pourrait dire que cela relève d'une dimension religieuse universelle, au sens anthropologique, à laquelle personne n'échappe dès lors qu'on parle de ce qui fonde toute communauté d'existence, de ce qui relie les humains entre eux et avec ce qu'ils considèrent comme sacré (dieux, livres ou valeurs collectives).

Allons même un pas plus loin : le mot « espérance » offre en français une distinction commode avec le mot « espoir ». Commençons par là.

### ***1. Deux manières d'espérer : la distinction Espoir-Espérance en français***

Comment établir, sans trop s'y attarder, une différence de sens entre ces deux termes ? Ou, en tout cas, entre deux « manières d'espérer » correspondant plus ou moins à ces deux mots, en sachant que nombreux sont ceux qui les utilisent de façon indifférenciée – ce qui, étymologiquement, est plutôt valable.

L'espoir, disons-le simplement, est une manière d'espérer *quelque chose*. L'espoir a un contenu : on souhaite l'amélioration d'une situation, d'un état, d'une maladie, la fin d'une guerre, la fin des inégalités, un monde meilleur, *etc.* L'espoir est une projection dans l'avenir : ça va mal maintenant, ça ira mieux demain. L'espoir est de l'ordre de la promesse de quelque chose de mieux.

L'espérance, pour faire tout aussi bref, se situe sur un autre plan. C'est un « espérer » radical, sans objet, car ce qui est en cause ici, c'est le sujet lui-même. Dans le champ spécifique de la foi, l'espérance se situe sur le plan de la relation à Dieu, c'est une attente de Dieu et non l'attente d'un objet ou d'un état. Pour le dire d'une façon qui convienne à toutes les convictions, l'espérance est « *une petite voix qui nous assure que rien n'est jamais perdu. C'est une manière de regarder la vie et ses difficultés non comme un*

*mal, mais comme une promesse de vie*<sup>1</sup> ». On n’attend pas un objet précis, une réalisation quelconque, on espère que la vie trouvera son chemin (on ne sait pas comment), que l’essentiel sera préservé. Même le plus incroyant des incroyants peut être sujet à l’espérance, s’il agit avec l’attente que son acte préserve quelque chose d’essentiel à ses yeux (la justice, la vie, la solidarité, etc.).

Restons-en là pour l’instant : espoir et espérance, ces deux mots en français nous donnent une distinction pratique entre deux manières d’espérer, qui sera commode pour nous y retrouver dans les confusions et ambiguïtés qui, malgré tout, entourent ces deux pôles...

## 2. « *Elpis* » (ἐλπίς) et la boîte de Pandore

Ce détour à propos de diverses « manières d’espérer » est indispensable car, quand on est immergés dans l’action collective, on se rend compte que ces types d’espérer sont omniprésents et peuvent causer bien des malentendus. Continuons donc de les éclaircir au maximum avant d’en venir aux mouvements et à l’engagement.

Pour ne pas faire de jaloux et insister sur le fait que ces considérations n’ont rien de spécifiquement chrétien, venons-en maintenant à la mythologie grecque avec un regard sur le mythe de la « boîte de Pandore ». On connaît l’expression, on connaît moins l’histoire. La voici, contée dans un vieil article par Paul Girard :

Zeus, irrité contre Prométhée, qui a dérobé le feu et l’a donné aux hommes, pour se venger, leur envoie la femme. Par son ordre, Héphaïstos pétrit dans la terre une forme humaine ayant les apparences d’une jeune fille; Athéna la ceint et arrange artistement les plis de sa tunique; les Grâces et la Persuasion la parent de colliers d’or ; les Saisons la couronnent des fleurs du printemps; Hermès dépose dans son cœur les germes du mensonge, de la ruse et de la dissimulation, et lui fait don de la voix, et Zeus la nomme Pandore, parce que ce sont tous les dieux de l’Olympe qui l’offrent aux mortels comme un présent, bien qu’elle doive leur être funeste.

---

<sup>1</sup> « Qu’est-ce que l’espérance ? », *La Croix*, 17 mars 2023.

Puis Hermès la remet aux mains d'Épiméthée, qui l'accueille, oubliant que son frère, Prométhée, lui a défendu de rien recevoir de Zeus.

« Cependant, — ici je traduis, — l'ayant reçue, quand le mal fut en sa possession, il comprit ce qu'il en était. Car la race des hommes vivait jadis sur la terre loin du travail pénible et des maladies douloureuses qui attristent le sort des mortels. Mais la femme, de ses mains, ayant ôté le grand couvercle de la jarre, en laissa échapper le contenu, préparant aux hommes d'amers soucis. Seule, Elpis, retenue dans l'infrangible demeure, resta à l'intérieur, au-dessous des lèvres de la jarre, et ne s'envola point au dehors ; car elle (la femme) avait replacé le couvercle sur la jarre, par la volonté de Zeus qui tient l'égide et qui assemble les nuages ». Dès lors, par milliers, les maux se répandent à travers le monde ; les maladies, que Zeus a privées de la voix, fondent sur l'homme à l'improviste, le jour, la nuit, et il est impuissant à déjouer les desseins du dieu<sup>2</sup>. »

Ce récit est d'une richesse inouïe. Il pose une foule de problèmes d'interprétations. Des problèmes qui portent précisément sur ce qu'est *Elpis*. Il y a, ici, un seul mot grec : espoir et espérance sont confondus à la source. Chez Hésiode comme chez Saint-Paul, d'ailleurs, et comme dans le latin *Spes*, dans l'anglais *Hope*, dans l'espagnol *Esperanza* ou dans l'italien *speranza*. Le français seul fait exception. Partout ailleurs, l'ambiguïté demeure. En grec, *Elpis* signifie « attente, ou anticipation... d'un mal ou d'un bien ».

Il y a donc un premier problème d'interprétation, quant à savoir si *Elpis* est une bonne ou une mauvaise chose.

Le mythe, avec toutes ses variantes, ne permet pas vraiment de trancher. Selon les versions, ce qui s'échappe de la jarre diffère : ce peuvent être des biens ou des maux, ou les deux mélangés. Et selon que ce qui s'échappe est positif ou négatif, la valeur de ce qui y reste est aussi positive ou négative. Nous n'allons pas trop nous attarder sur cela, mais le garder à l'esprit comme repère : *Elpis* (espoir/espérance) est « ce qui demeure » en dernier recours, ce qui reste, quelque chose de profond, de puissant, d'ultime, qui mérite qu'on s'y intéresse. Et cela peut être soit un mal, soit un bien.

---

<sup>2</sup> Girard Paul, « Le mythe de Pandore dans la poésie hésiodique » in: *Revue des Études Grecques*, tome 22, fascicule 98-99, 1909. pp. 217-230.

Le sens d'*Elpis* est donc ambigu, son interprétation oscille entre deux pôles, ce qui confirme, au fond, qu'il y a deux visions possibles de « l'espérer ».

Schématiquement, du point de vue de l'engagement, de l'action, du point de vue du militant en mouvement, gageons qu'il en existe une bonne et une mauvaise. Ou, en tout cas, une qui démobilise et une qui mobilise.

### ***3. L'espérance comme « désespoir surmonté »***

Je ne peux résister à la tentation de prendre encore deux points d'appuis philosophiques et littéraires : Georges Bernanos et Albert Camus. Ces deux points d'appui nous permettront d'établir une distinction commode entre deux manières d'espérer, que je nommerai *Elpis 1* (qui équivaut à l'espoir) et *Elpis 2* (espérance), mais aussi et surtout, d'interroger la relation qui existe entre l'espérance et la résignation.

Bernanos écrit, dans son roman *Monsieur Ouine* : « *Qui n'a pas vu la route, à l'aube entre deux rangées d'arbres, toute fraîche, toute vivante, ne sait pas ce que c'est que l'espérance.* » Mystérieuse évocation.

Dans sa conférence aux étudiants brésiliens, à Rio de Janeiro le 22 décembre 1944, Bernanos avait détaillé sa vision de l'espérance :

L'espérance est une détermination héroïque de l'âme, et sa plus haute forme est le désespoir surmonté.

On croit qu'il est facile d'espérer. Mais n'espèrent que ceux qui ont eu le courage de désespérer des illusions et des mensonges où ils trouvaient une sécurité qu'ils prennent fausement pour de l'espérance.

L'espérance est un risque à courir, c'est même le risque des risques. L'espérance est la plus grande et la plus difficile victoire qu'un homme puisse remporter sur son âme...

On ne va jusqu'à l'espérance qu'à travers la vérité, au prix de grands efforts. Pour rencontrer l'espérance, il faut être allé au-delà du désespoir. Quand on va jusqu'au bout de la nuit, on rencontre une autre aurore. »

Le démon de notre cœur s'appelle « À quoi bon ! ».

Autrement dit, la différence entre la résignation et l'espérance, ce n'est pas une opposition entre « ne plus y croire » et « encore y croire » (par exemple, *croire que la gauche peut l'emporter aux élections*). L'espérance n'est pas le contraire de la résignation. Des deux côtés, on n'y croit pas ! (*C'est certain, le raz-de-marée électoral 2024 tirera à droite, à l'extrême droite même*). Être optimiste et se dire qu'on ne sait jamais, la gauche pourrait l'emporter, ça c'est de l'*Elpis 1*, de l'espoir *de* quelque chose, du « ça va aller ». L'espérance, pour Bernanos, ce n'est pas cela, c'est regarder en face la vérité, avoir désespéré jusqu'au bout, et surmonter ce désespoir sans retomber dans l'illusion (*l'extrême droite va percer partout lors des élections, mais cette situation désespérée ne sera pas la fin de tout et ne nous anéantira pas*).

On retrouve la même chose, en quelque sorte, chez Camus, exprimée de façon encore plus incisive. Dans *Noces*, il écrit carrément :

« Car s'il y a un péché contre la vie, ce n'est peut-être pas tant d'en désespérer que d'espérer une autre vie, et se dérober à l'implacable grandeur de celle-ci. Ces hommes n'ont pas triché. Dieux de l'été, ils le furent à vingt ans par leur ardeur à vivre et le sont encore, privés de tout espoir. J'en ai vu mourir deux. Ils étaient pleins d'horreur mais silencieux. Cela vaut mieux ainsi. De la boîte de pandore où grouillaient les maux de l'humanité, les grecs firent sortir l'espoir après tous les autres, comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce qu'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner<sup>3</sup>. »

La distinction se précise : l'espoir est mauvais, superficiel, illusoire, une négation de la vie, alors que l'espérance est un rebond, un sursaut qui n'est pas le contraire du désespoir, mais son dépassement. L'espérance a donc beaucoup plus en commun avec le désespoir qu'avec l'espoir ! Ce qu'exprime admirablement ce vers tragique : « *Mon unique espérance est dans mon désespoir.* » (Racine, *Bajazet*, Acte 1 Scène 4)

---

<sup>3</sup> Albert Camus, *Noces*, suivi de *L'été*, Gallimard, 1959, p. 49.

#### ***4. Kairós (καιρός) – Chronos (Χρόνος) : deux temps pour espérer différemment***

On peut mieux percevoir deux types d'espérer assez différents selon la définition que l'on se fait du temps. En grec, il y a plusieurs mots pour le définir. Celui que l'on connaît, c'est *Chronos* : c'est le temps qui s'écoule, avec un *avant*, un *maintenant*, un *après*. Je dirais que c'est dans *Chronos* que se place l'espoir, *Elpis 1* : on espère quelque chose qui doit venir *après* sur une ligne du temps. *Kairós*, c'est une autre définition du temps. Un autre temps, pour être exact. *Kairós* est le mot pour désigner l'occasion, le moment opportun, le temps de circonstance. C'est un « moment pour l'action ». C'est la rencontre de l'action décisive et du temps. J'ignore si cette image est exacte mais on pourrait presque dire : c'est la torsion du temps par l'action, ou l'inverse, l'appel à l'action par un creux du temps. Il paraît que ce concept est né aux 5<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> siècle ACN, à un moment où les actions humaines commençaient à se penser comme autonomes des desseins des dieux.

Il est très difficile d'entrer dans cette autre définition du temps, puisque notre langue n'en garde pas trace. Sans mot pour désigner cette autre réalité du temps, nous en sommes réduits à le décrire par approximations, par ses relations avec les deux autres concepts grecs du temps, qui nous sont plus familiers :

A la linéarité du temps qui s'écoule inéluctablement et se mesure (*chronos*), les Grecs opposaient ce temps fugace et opportun qui, toujours à-propos, donne à l'instant toute sa profondeur : *kairós*. En référence au dieu *Kairós*, dont le sculpteur Lysippe et le poète Poseidippe de Pella ont célébré l'acuité et la rapidité, *kairós* est ce point précis du temps qui pour être saisi exige à la fois sagacité, promptitude et dextérité. Moment opportun, occasion favorable, instant propice ou encore décisif, etc., *kairós* est de ces termes complexes que l'on peine à traduire tant ils appartiennent à un ensemble notionnel qui leur est propre, typiquement grec en

l'occurrence. Kairós et Chronos sont tous deux frères, car fils d'Aiôn (temps immuable, éternité)<sup>4</sup>.

*Elpis 2*, l'espérance bien comprise, me semble en relation avec ce *Kairós*. Il ne s'agit pas de projeter quelque chose plus loin sur la ligne du temps (*chronos*), mais d'une disposition intérieure qui accompagne une action en accord avec le temps. Le temps nous appelle à l'action, et cela crée aussi une espérance (indéterminée mais réelle, *comme si l'appel du temps était le signe qu'il existe bien autre chose que de l'inéluctable*). Si le temps peut être tordu et appeler notre action, c'est bien le signe qu'il y a un autre plan, une autre dimension, et c'est enthousiasmant. Le temps peut dévier ! Ouf, on ne sait pas vers quoi on dévie, mais il se passe quelque chose d'inédit.

### ***5. Désespoir et pessimisme militants***

La question posée dans cette analyse est en vérité extrêmement intime, elle nous traverse personnellement car elle interroge le sens le plus profond que nous donnons à nos engagements. Prenons l'exemple concret des extrêmes inquiétudes en matière écologique, en matière de démocratie, en matière de numérique.

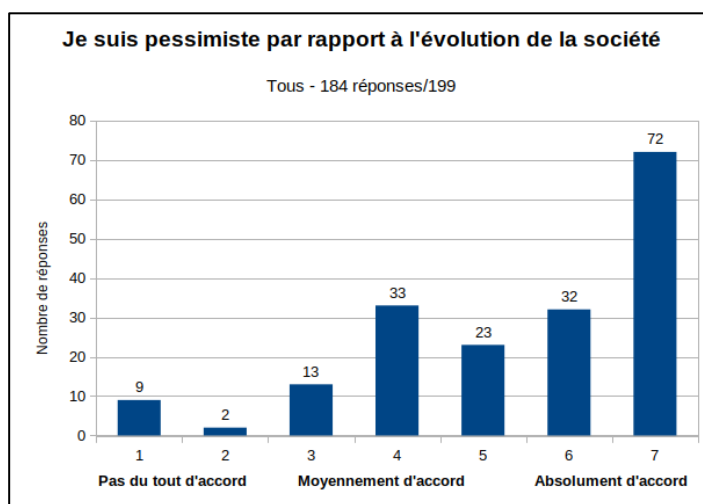
La recherche participative<sup>5</sup> que nous avons menée aux *Équipes populaires* ces dernières années montre que les militants et les personnes impliquées dans nos actions sont, dans leur très grande majorité, d'un pessimisme absolu !

---

<sup>4</sup> Romain Jalabert, « Kairós, un concept opportun pour l'éducation et la formation ? », *Actes du congrès de l'Actualité de la recherche en éducation et en formation* (AREF), Université de Genève, septembre 2010.

<sup>5</sup> *Peurs, colère, défiance... Et après ?*, Recherche participative, *Équipes Populaires*, décembre 2023.





Ce pessimisme ambiant est confirmé par de nombreuses autres enquêtes<sup>6</sup>. Il a des conséquences parfois très concrètes dans la façon dont on appréhende l'existence : ainsi, certains jeunes ne veulent pas avoir d'enfant<sup>7</sup>. Pourtant, ce désespoir avéré, indéniable, n'empêche pas la mise en mouvement vers l'action. Les mouvements activistes et les actions de désobéissance civile sont en recrudescence. Le cliché ambiant – alimenté par les approches médiatiques classiques – selon lequel il serait nécessaire d'être optimiste pour agir est contredit par les faits. À tout le moins, cela pourrait signifier que notre hypothèse de deux *types d'espérer* très différents tient la route.

Voilà pourquoi il était indispensable de faire ce long détour par la signification du mot « espérer ». Si l'on s'était contenté d'une vague idée

<sup>6</sup> Par exemple, une enquête IPSOS pour le CESE, publiée en septembre 2023, révélait que 70% des Français se déclarent pessimistes quant à l'avenir de leur pays. Voir également, pour la Belgique, les diverses enquêtes *Noir-Jaune-Blues* (2018, 2021, 2023), ou encore une enquête menée auprès des jeunes par *Solidaris* (septembre 2023), selon laquelle « 71% des jeunes ne sont pas optimistes face à l'évolution de la société dans laquelle ils ou elles vivent ».

<sup>7</sup> Selon une vaste étude menée conjointement par plusieurs universités américaines et européennes auprès de 10.000 personnes, près de 40% des jeunes hésitent à avoir des enfants par peur des conséquences du dérèglement climatique. Cf. *Young People's Voices on Climate Anxiety, Government Betrayal and Moral Injury : A Global Phenomenon*, publiée en 2021 par *The Lancet Planetary Health*.

de l'espoir, à la question « *les mouvements sociaux nous aident-ils à espérer ?* », j'aurais répondu très simplement : non. Les faits montrent que non. Si l'on attend des mouvements sociaux qu'ils nous offrent des perspectives optimistes pour l'avenir, sur la ligne du temps *Chronos*, si l'on pense que les mouvements sociaux vont « arranger les choses », que demain sera meilleur, on se fourre vraisemblablement le doigt dans l'œil. On est dans le déni. On est dans l'espoir. On est dans la résignation (selon les mots de Camus). On ne va pas au bout de la nuit (Bernanos). Par contre, à la lumière de cet autre type d'espérer (*Elpis 2*), on pourra peut-être considérer les choses autrement.

C'est un sujet central. Car on croise encore beaucoup de militants à l'ancienne, persuadés que leur engagement n'a de sens que s'ils parviennent à « changer le monde ». Parfois aigris, ils peuvent aussi porter un regard critique sur ces autres types d'engagement qui leur semblent trop dispersés, moins bien charpentés idéologiquement. Les luttes d'aujourd'hui posent question à ces militants-là.

## ***6. Un engagement-recherche dans une époque obscure***

Étant donné l'actualité du monde, écologique, sociale et démocratique, cette façon d'aligner son engagement sur la promesse d'un avenir meilleur semble, aujourd'hui, définitivement caduque. Elle est de l'ordre d'un espoir naïf (*Elpis 1*), au sens où l'action collective se rend dépendante d'une image mentale, d'un rêve, d'un *autre monde*. La force de l'engagement est diminuée car elle repose sur une illusion : celle que demain sera forcément meilleur qu'aujourd'hui. Il s'agit d'un type d'engagement que le philosophe et psychiatre Miguel Benasayag appelle l'engagement-transcendance. Ce type d'engagement, qui a fait florès aux 19<sup>e</sup> et 20<sup>e</sup> siècle, est alimenté par la promesse d'un autre monde, il s'accompagne d'un programme à réaliser, d'une idéologie qui peut devenir dogmatique, qui implique une discipline, il est donneur de leçons (puisque le militant est convaincu qu'il sait vers quoi il faut aller et comment y aller). Selon Benasayag, cela mène inévitablement à la figure du militant triste, forcément déçu par le fait que cet *autre monde* n'arrive jamais et que le seul monde réel, celui-ci, n'est pas à la hauteur de l'utopie.

Enraciner les mouvements sociaux dans l'espoir (*Elpis 1*) apparaît donc comme un cul-de-sac.

Nous devrions plutôt accepter d'agir dans une époque obscure :

« L'obscurité ou la luminosité d'une époque dépendent de l'existence de possibilités concrètes de dépassement des problèmes qui menacent la vie sous toutes ses formes (...). Le caractère obscur de notre époque tient à ce que, face aux défis de nos sociétés, face aux dangers et aux menaces que subit la vie, il n'y a pas d'horizon de dépassement (...) Que faire, alors ? Est-ce à dire qu'il n'y a rien à faire<sup>8</sup> ? »

Abandonner tout espoir ne signifie pas qu'il est impossible d'espérer. Mais alors selon les modalités d'*Elpis 2*, c'est-à-dire sans promesse, sans vérité ultime qu'on pense posséder, dans ce temps de l'action (*Kairós*) qui ne sait pas clairement où elle va mais qui s'enracine dans les circonstances et les situations, et non dans un hypothétique avenir programmé d'avance. C'est ce que Miguel Benasayag nomme l'engagement-recherche.

Cet engagement-là est de l'ordre de l'espérance, radicale et sans objet, mais absolument inébranlable. On peut faire l'hypothèse que c'est cet *Elpis 2* qui est à l'œuvre dans certains mouvements actuels, notamment dans des mouvements d'hébergement solidaire de réfugiés, dans certains mouvements écologistes qui pratiquent la désobéissance civile. Même sans naïveté, même si le désespoir est là, il est surmonté, non pas en réhabilitant un espoir naïf mais en s'engageant ici et maintenant en fonction de ce qui est juste. On ne sait pas forcément où l'on va mais on agit par nécessité, par une sorte d'obéissance à un impératif de résister à ce qui n'est pas la vie.

### ***7. Quelques réflexions sur « l'ancrage »***

Quel rôle les mouvements sociaux peuvent-ils jouer dans nos manières d'espérer et d'agir collectivement ? En absence d'utopies attractives

---

<sup>8</sup> Miguel Benasayag et Angélique Del Rey, *De l'engagement dans une époque obscure*, Le Passager clandestin, 2011, p. 14.

(d'utopies « réalistes » pour reprendre le titre d'un ouvrage qui a tenté de raviver quelques espoirs), le rôle qu'ils jouent, il me semble, est de l'ordre d'un ancrage, d'un atterrissage et d'un enracinement. Trois façons de dire à peu près la même chose, à savoir ceci : puisqu'il est impossible qu'ils soient « tirés » par un avenir idéalisé, par un programme rêvé, par un espoir, les mouvements sociaux doivent plus que jamais être « poussés » par leur situation, par la réalité des liens et des personnes là où ils en sont.

L'ancrage est précisément un mot-phare choisi par le *Mouvement Ouvrier Chrétien* (MOC) lors de son tout récent congrès stratégique, en septembre 2023. Cela me semble assez significatif ! Que le MOC cherche à ajuster son positionnement en tant que mouvement social est un signal encourageant. Cela a naturellement créé des débats, du conflit, des tensions. C'est surtout le signe qu'il y a encore une grande force, une grande volonté d'agir en tant que mouvement. Cette stratégie est destinée à s'adapter à deux grands régimes nouveaux, à deux transitions différentes mais bien réelles, la transition numérique qui s'impose à nous comme choix de société contestable – et qu'il faut certainement en partie contester – et la transition écologique dans laquelle il faut s'impliquer, mais avec des vigilances. Or, cette stratégie se veut ancrée, avant-gardiste et post-capitaliste.

Cet ancrage, ça veut dire quoi ? C'est évidemment la volonté de partir des gens, de partir « *des résistances, mais aussi des mécontentements et des réalités de vie (parfois silencieuses et non politisées) des personnes issues des milieux populaires, rencontrées par des démarches collectives d'éducation permanente, qui remettent en cause la pertinence des solutions hégémoniques pour apprendre de ces pratiques souvent invisibilisées. Sur ce plan, il est urgent d'élargir la base pratique de nos solidarités horizontales. Une telle stratégie de solidarité horizontale ne peut se mettre en place qu'en privilégiant les **ancrages locaux** à des espaces de contestations, en intervenant dans l'espace public, en cherchant des interconnexions et des passerelles des uns aux autres, et en offrant des espaces d'échange et d'accès aux droits, ainsi qu'aux autres niveaux de décision publique. C'est sur base d'expériences locales et concrètes que nous pourrons fédérer des solutions et proposer des formes institutionnelles pour les pérenniser dans le long terme.* » (Texte du congrès MOC 2023).

Pour l'anecdote, mentionnons ici que l'ancre – que les chrétiens des premiers siècles dessinaient sur les murs des catacombes, avec le célèbre poisson (*Ichtus*) – était un symbole de l'espérance, précisément. Jolie correspondance. L'espérance peut être vue comme une ancre, mais ici j'inverserais plutôt la proposition : l'ancrage est aussi, pour les mouvements sociaux aujourd'hui, pour l'engagement social et politique, une condition de l'espérance, au sens où tout autre type d'espérer est non seulement, on l'a vu, problématique, mais tout simplement impossible.

En quelque sorte, cela donne une image de plus en plus précise du type d'espérer que peuvent apporter les mouvements sociaux aujourd'hui et, réciproquement, du type de mouvement qu'il est nécessaire de créer quand l'espoir n'est plus possible.

Ce qu'apportent les mouvements sociaux, aujourd'hui, ce n'est donc plus de l'espoir-promesse mais un ancrage. On pourrait dire que les mouvements à traction avant, c'est fini. Il est devenu totalement impossible, mensonger et illusoire de se laisser tirer par une image projetée dans l'avenir. C'est l'heure de la traction arrière. Le moteur des mouvements est derrière, il nous pousse, c'est le terrain, l'ancrage, la situation.

### ***8. La promesse moderne n'a pas été tenue***

Cela rejoint, à plus d'un titre, les réflexions qu'avait développées Bruno Latour dans son petit livre *Où atterrir ?*, qui portent notre attention sur la nécessité de quitter le rêve moderne de la mondialisation, hors-sol, impossible à généraliser, pour faire reprendre pied à nos engagements, à nos manières de vivre, à nos sociétés. Pour les remettre sur terre, dans les limites planétaires.

Chacun de nous se trouve donc devant la question suivante : "Est-ce que nous continuons à nourrir des rêves d'escapade ou est-ce que nous nous mettons en route pour chercher un territoire habitable pour nous et nos enfants ?"

Ou bien nous déniions l'existence du problème, ou bien nous cherchons à atterrir. C'est désormais ce qui nous divise tous, bien plus que de savoir si nous sommes de droite ou de gauche<sup>9</sup>.

C'est précisément ce à quoi nous invitent certains mouvements activistes comme celui, par exemple des soulèvements de la terre en France, qui articulent des résistances farouches à des grands projets inutiles (autoroutes, aéroports, mégabassines, etc.) au nom d'une défense des territoires, pas au sens de l'extrême droite évidemment, mais au sens des contextes permettant la vie. Notons tout de même, n'en déplaise à Bruno Latour, que ces mouvements sont tous situés (très) à gauche.

Il y a une leçon à tirer de la situation dans laquelle nous sommes et de la façon dont les mouvements sociaux y réagissent. Ce serait trop long à développer ici mais, encore une fois, cela tient à cette promesse implicite qui n'a pas du tout été tenue. Le cap de l'émancipation, du progrès, de la mondialisation, l'horizon de la modernité, celui de sortir tout le monde de la pauvreté grâce à la redistribution des richesses de la croissance – droite et gauche comprises, selon leurs modalités propres –, cette immense promesse implicite, ce mouvement de la modernité, avec sa dimension social-démocrate auquel le mouvement ouvrier est associé, est en panne sèche. On se rend même compte que cet horizon n'a jamais réellement existé, sauf à l'état de fantasme. C'était une promesse à crédit. Il nous manquait une donnée essentielle : l'existence de limites planétaires, allègrement niées, dépassées, piétinées, au point de mettre en péril tout l'équilibre démocratique atteint dans certaines parties du monde comme la nôtre.

Ce que nous apprennent les mouvements sociaux qui sont en train de digérer cette compréhension des choses, c'est qu'il faut reconfigurer l'ensemble des institutions économiques, politiques, socioculturelles, en tenant compte de la fragilité des écosystèmes, des limites de la terre, de l'épuisement des ressources, etc. Ce n'était pas « *prévu au programme* ».

Vous allez dire, en quoi cela est-il un motif d'espérance ? N'est-ce pas plutôt un motif de désespoir, une invalidation de tous les progrès passés ?

---

<sup>9</sup> Bruno Latour, *Où atterrir ?*, La Découverte, 2017.

Pas sûr. Le même Bruno Latour affirmait, taquin : « l'apocalypse, c'est enthousiasmant ». Prendre conscience, collectivement, que nous avons bâti un modèle de société sur une illusion, ce n'est pas désespérant ! En tout cas, c'est moins désespérant que de rester dans l'illusion, dans un faux espoir, dans un faux optimisme. La lucidité est une blessure, mais une blessure lumineuse selon l'image poétique de René Char. On retrouve là le thème du « désespoir surmonté » de Bernanos.

Bruno Latour, encore lui, a également critiqué un mot cher aux mouvements progressistes : celui d'émancipation. À ses yeux – étymologiquement ce mot signifie « se libérer de ses chaînes » – la piste de l'émancipation nous a conduits à considérer l'attachement comme une entrave et à dévaloriser tout ce qui attache, tout ce qui enracine, tout ce qui ancre au profit d'une vision « hors-sol ». La question n'est pas de savoir si nous sommes libres ou attachés, dit-il en substance, mais si nous sommes bien ou mal attachés. C'est très différent.

C'est précisément la question qui se pose aux mouvements sociaux aujourd'hui : à quoi s'attachent-ils ? Qu'est-ce qui « fait lien » entre les gens ?

De façon plus générale, il y a une leçon à tirer de la façon dont les gens sont sensibles non pas aux idées mais surtout à leurs attachements. Pensons au succès des mouvements populistes, dont la dynamique peut aussi nous inciter à considérer autrement cette affaire d'ancrage, d'atterrissage, d'enracinement. N'y a-t-il pas moyen de faire concurrence à ces mouvements en prenant en compte ces dimensions essentielles de l'existence dans les engagements collectifs – mais au profit, alors, de projets progressistes ?

### ***9. L'enracinement (Simone Weil)***

Clôturons ce parcours avec le concept d'enracinement, titre d'un célèbre livre de la philosophe Simone Weil, ouvrière chez Renault, syndicaliste, engagée dans les brigades internationales lors de la guerre d'Espagne, ouvrière agricole, puis au service du Général De Gaulle à Londres pour la France Libre. C'est dans ce cadre qu'elle a écrit

*L'Enracinement*. On est donc dans un contexte précis, extrêmement lié à l'engagement, à la résistance, au mouvement, à l'action. Et ce qui, selon elle, est central dans la mobilisation, c'est l'enracinement.

Étrange. Paradoxal ? Cela fait en tout cas écho aux concepts d'ancrage, d'atterrissage, et c'est aussi une façon de faire voler en éclats les clichés réducteurs qui feraient de l'enracinement un concept rétrograde, conservateur... N'est-ce pas, comme elle l'écrivait, un « besoin de l'âme » ?

« L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a pour racine sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie<sup>10</sup>. »

Il ne s'agit donc pas du tout d'un enracinement conservateur de type « terroir », moqué par Georges Brassens dans sa chanson *Les imbéciles heureux qui sont nés quelque part*. Simone Weil évoque explicitement un enracinement multiple et vivant. Or, c'est ce que peuvent produire les mouvements sociaux : de l'enracinement qui met en mouvement. On voit là tout le retournement par rapport à une conception du mouvement reposant sur une promesse d'avenir. L'action collective n'est pas dérivée d'un rêve utopique, elle prend appui sur ce qui est.

La connaissance du réel dans son inflexible résistance vient donc avant l'action qu'on entend exercer sur lui. Toute action qui ne part pas d'un premier aveu d'impuissance face au réel est vouée à l'échec. Elle ne sera que rêve ou illusion : pour reprendre une expression chère à Simone Weil, elle ne « mordra pas sur le réel ». (...) Le revers lumineux de la médaille, c'est que la résistance du réel rend possible que le monde m'offre prise. Sans réel qui résiste, pas d'action possible<sup>11</sup>.

---

<sup>10</sup> Simone Weil, *L'enracinement*, Gallimard, 1949.

<sup>11</sup> Martin Steffens, « Résister avec Simone Weil », dans *Inflexions* 2015/2 (n° 29), pages 65 à 73.



L'action juste, chez Simone Weil, est une donc action « ajustée au réel », qui « mord sur le réel ». Ainsi le rôle des mouvements aujourd'hui, c'est peut-être de remettre l'espérance au bon endroit : dans les racines de ce qui fait vivre, dans la *radicalité*, dans les *fragilités*, dans la réalité qui offre une prise, et non dans des programmes, des idées, des promesses, des chimères, des avènements.

### ***10. Espérer-Voir-Juger-Agir-Espérer ?***

Risquons une nouvelle intuition. Et si, au fond, l'espérance était un ingrédient partagé, invisible, mais omniprésent dès que deux ou trois personnes se réunissent pour réfléchir et agir au nom de quelque chose de plus grand qu'eux, de plus essentiel qu'eux ?

Même en abandonnant l'optimisme, les solutions et les certitudes – trois attributs de *l'engagement-Espoir* – l'espérance demeure. C'est un mystère.

L'explication la plus simple, c'est qu'elle préexiste. Elle naît de la rencontre, du lien, de la relation, ce qui est le fondement même d'un mouvement. Dès que deux ou trois personnes se disent, face à une injustice : « il faut faire quelque chose ensemble », même si la tâche ressemble à celle de Sisyphe, autrement dit vaine et insurmontable, cela donne de la joie. « Espérer » est l'autre face de l'agir collectif. Pas une condition ! Un corollaire. À la fois cause et conséquence. Voir-Juger-Agir, ça n'aurait jamais fonctionné, ça ne fonctionnerait jamais sans un *Espérer* à toutes les étapes.

Un *Espérer* – vous m'avez définitivement compris – qui n'est ni spécifiquement religieux, et qui n'est absolument pas l'espoir.